

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 33

Artikel: D'Yverdon à Londres, en barque
Autor: Saussure, César de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207981>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

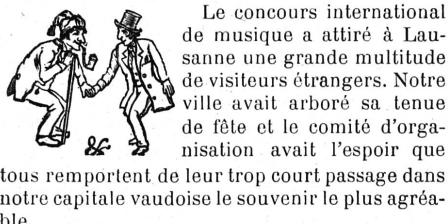
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

Quadrille alpestre.



Le concours international de musique a attiré à Lausanne une grande multitude de visiteurs étrangers. Notre ville avait arboré sa tenue de fête et le comité d'organisation avait l'espérance que tous remportent de leur trop court passage dans notre capitale vaudoise le souvenir le plus agréable.

En dehors des membres des sociétés concurrentes, un grand nombre de touristes avaient profité des facilités qu'accordaient à cette occasion les compagnies de chemin de fer. La plupart de ces visiteurs, peu familiarisés sans doute avec les voyages, faisaient montrer, dans leurs appréciations sur notre pays, d'une amusante naïveté.

Je me trouvais avec une troupe de ces touristes occasionnels dans un des wagons du funiculaire Lausanne-Signal. La voiture était bondée ; on s'empilait sur la plateforme avant.

— Ben, dit une jeune dame, à côté de moi, ce qu'il grimpe ce funiculaire ! Cette colline monte encore plus raide que la butte Montmartre !

— Oui, fit un autre, pensez donc si le câble allait casser !

Et aussitôt tous les voyageurs de se mettre à discuter des conséquences et du degré de probabilité d'un tel accident.

Celui-ci ne se produisit heureusement pas et nous arrivâmes sans encombre à destination. Tous s'en furent sur l'esplanade du Signal. Leur Johann en main, les voyageurs contemplaient le panorama splendide, sans en paraître autrement impressionnés, quand l'un d'eux s'écria :

— Oh ! voyez ! de la neige !

Ce fut un cri général :

— De la neige ! Où ça ?

Et celui qui, le premier, avait eu le bonheur d'apercevoir les glaciers des Diablerets et du Muveran, de les montrer triomphalement à ses compagnons qui ne cessaient de répéter, comme ne pouvant croire à la réalité d'une chose aussi extraordinaire :

— Non, mais, c'en est vraiment, de la neige ?

Quelqu'un demanda les noms des montagnes qu'on voyait et aussitôt l'un des touristes — qui connaissait le pays — procéda à la présentation.

Ce fut une salade extraordinaire de noms de montagnes, tant de celles qu'on peut, que de celles qu'on ne peut pas apercevoir du Signal.

5 FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

D'Yverdon à Londres, en barque.

PRÈS avoir séjourné trois jours à Rotterdam, voyant que le vaisseau sur lequel nous devions passer en Angleterre ne mettrait pas à la voile de quelques jours, suivant les apparences, à cause des vents contraires, un de nos messieurs et moi fîmes la partie d'aller à La Haye. On trouva à un coup de pistolet hors de la ville de Rotterdam un canal qui va jusqu'à Delft, sur lequel il part toutes les heures un bateau pour cette dernière ville, qu'il y ait des passagers ou non. Ce bateau est tiré par un cheval qui va toujours le grand trot. On y est fort bien ; il y a une grande chambre assez propre où l'on a des bancs rembourrés et une grande table. Si l'on veut être en particulier, on peut avoir une petite chambre séparée, mais il faut alors donner quelque chose de plus. On peut voyager très commodément presque par toute la Hollande de cette façon-là, et cela en très peu de temps, et pour peu de chose. Nous nous mîmes donc sur

A l'annonce du cicéron, le Moléson prit place immédiatement aux côtés des Rochers de Naye ; les Diablerets supplantaient les Tours d'Aï ; le Grand Muveran prit le nom de la Dent de Morcles ; enfin le Mont-Blanc, caché derrière une triple épaisseur de nuages, et les Dents du Midi — que nous cache le Grammont — prirent également part au défilé de la troupe alpestre.

Souriant de ce chassé-croisé inaccoutumé de nos sommets, je m'en fus, songeant involontairement qu'il serait — de cette façon — facile de répondre au vœu du président de certaine société étrangère qui demandait à un ami de Lausanne de « lui préparer un itinéraire permettant » d'aller en un seul jour aux Rochers de Naye et au Mont-Blanc, avec retour par Neuchâtel. »

BERT-NET.

Quelle fête ! — Information découpée dans une gazette de tout repos.

Il s'agit d'une paysanne qui vient d'atteindre, en bonne santé, son centième anniversaire : « Demain, assure notre vertueux frère, tous les habitants du village tèteront leur vénérable concitoyenne. »

PORQUIÈ LO BÉTION A GALOUBET

NE MEDZIVÉ PAS

Onna vilhie.

GALOUBET, de M***, avâi atsetâ on cayenet à la fâirè dè Cossené, que l'est onna rude bouna fâirè por ellia martzandi, et c'etâi pardi on bravo bétion.

Lo premi dzo que la Jeannette l'ai porta à medzi, lo caion ne fe pas état dè vouâti son bairè et la fenna sé peinsa que la pourra bîte s'einnoïve et que n'avâi pétêtrè pas accoutema dè medzi tota soletta.

Mâ lè dzo d'après, c'etâi adè lo mîmo commerce ; pas petout la Jeannette avâi vouedi la mitra dein l'audzo, lo caion coudessai bin l'ai plianta, lo mor, mâ ye brassâvè, fasâi dou ào trâi remauffâiés et n'ein volliâvè rein mé.

Assebin la Jeannette ne l'ai compreniâi rein. L'avâi bio passâ la raclietta dein l'audzo po dôta la paille et écliaffâ le truffés boulâtés dein sa man, lo cayenet fasâi adè lo gormand.

Tot parâi cosse inquiétavè Galoubet, qu'avâi pourâ dè vairâ crêvâ son bestia.

Assebin, l'allâ consûrtâ lo martsau qu'etâi on bocon vitérinaire et que l'ai de :

— Eh bin crie mè quand la Jeannette lâi portera !

un de ces bateaux. Nous eûmes même le plaisir de voir, en chemin faisant, deux ou trois fort jolis villages et plusieurs belles maisons de campagne.

... Nous employâmes le 10^e de mai à voir La Haye, qui est certainement le plus beau village ou le plus beau bourg du monde. C'est la résidence de presque toute la noblesse, ainsi que des ambassadeurs et ministres étrangers, et c'est là que se tiennent les assemblées des Etats généraux. Les rues sont larges, longues et toutes tirées au cordeau. Le Palais, quoique bâti à l'antique, est magnifique... Nous aurions été charmés de faire un plus long séjour à La Haye pour en mieux voir toutes les beautés ; mais nous craignîmes que le vaisseau sur lequel nous devions passer en Angleterre et sur lequel nous avions déjà fait transporter nos malles, ne parît sans nous. Ce qui fit que nous retournâmes le lendemain à Rotterdam.

Le 12^e de mai, nous nous embarquâmes sur une sloupe anglaise, qui est un bâtiment à deux mâts. Comme le vent ne nous était pas favorable, nous fûmes obligés de faire le tour de l'île de Vorn et de passer à Helvoet-Slyus, où nous jetâmes l'ancre le 13. Notre capitaine y mit pied à terre pour faire quelques provisions. J'y allai avec lui. Après qu'il eut fini ses emplettes, nous retournâmes à bord. On leva l'ancre et on mit à la voile. Le vent ne nous servait presque point, il n'y avait que la marée qui par son retrait nous fit avancer. Etant éloignés de

lè cein que firont. Lo martsau s'ein va dein lo boiton et cein se passe tot coumein devant.

— Eh bin ? dit Galoubet.

— Ah ! ma fâi ! cein ne m'ebayé diéro, se clia pourra bîte ne medze pas !

— Et que lâi ia-te ?

— Lâi ia que la fenna est trâo coffo et que le caion s'ein dégottè !

Nos bobonnes. — Pétronille, voici le cinquième objet d'art que vous cassez depuis trois jours. Je suis obligée de vous remercier.

— Il n'y a pas de quoi, Madame.

Abréviation. — Comment M. Total, employé aux écritures dans une grande administration, répond à une invitation pour lui et ses trois filles aînées.

« J'accepte avec plaisir votre aimable invitation pour moi et mes trois filles :

Henr
Jul
Mar

POUR UNE FEMME !...

Extrait d'un vieil almanach du *Messager boiteux*, datant de 1809, et qu'un de nos lecteurs a eu l'amabilité de nous communiquer.

Epitaphe.

Traduite du latin.

La femme qui gît sous ce *monticule* naquit certainement sous une étoile peu favorable...

Et pourquoi ? me dis-tu.

C'est qu'elle a eu *cnze* maris, qui tous ont légitimement partagé sa couche, et qu'elle les a tous perdus, l'un après l'autre sans qu'on sache à qui en est la faute.

Chaque mois de l'année lui fut funeste quand elle voulut se marier.

Dieux puissants ! lorsque le temps viendra pour moi de conduire une compagne dans le lit nuptial, accordez-nous un meilleur sort !

Autant elle a eu d'époux, autant je consacre de vers à son épitaphe. Et voici le dernier, qu'elle mérite à juste titre :

« Femme qui ne peut garder aucun mari fait de mourir ! »

Note. — Cette femme aux onze maris était une bourgeoisie de Bâle, nommée Dorothée Werner, qui mourut de la peste en 1564 ; et le prêtre qui lui a fait cette épitaphe en onze vers s'ap-

plus d'une lieue de terre, nous vîmes dans la mer un chien qui combattait contre la mort ; notre capitaine en eut pitié ; il ordonna à quelques matelots de l'aller prendre avec la chaloupe. Il se trouva être un barbet blanc tout à fait gentil, que notre capitaine fut charmé d'avoir.

Le 14, le vent nous devint entièrement contraire, soufflant nord-ouest, ce qui nous obligea de louter tout le jour. Pendant la nuit, qui était fort obscure, un gros bateau de pêcheurs, dont les matelots étaient apparemment endormis, vint à pleines voiles heurter le côté de notre bâtiment, où il mit tout l'équipage en alarme ; mais il ne nous fit point d'autre mal que de nous causer une grande peur.

Le 15, sur le midi, il s'éleva un joli vent du sud qui nous fit avancer plus de 10 lieues en moins de 6 heures ; mais sur le soir, un vent du nord qui se mit en campagne nous fit plutôt reculer qu'avancer.

Nous eûmes le 16 un temps et un vent si favorables que nous découvrîmes sur le soir les côtes d'Angleterre. Mais pendant la nuit un vent de nord-ouest fort violent nous rejeta sur celles de Hollande. Il continua tout le lendemain 17 de mai. Nous souffrîmes fort de la mer qui était fort haute, surtout nous qui ne la connaissons pas et qui n'étions pas accoutumés de danser à la mode. Je fus bien malade ce jour-là et il me fut impossible d'avaler quoi que ce soit. Sur le soir, le vent tourna à l'est,

pelait Paul Cherler, ecclésiastique, connu par plusieurs bonnes poésies latines, entre autres par une courte description de la ville de Bâle, de 24 pages in-4°, publiée en 1557, où l'on rencontre de très belles tirades, et par des élégies funèbres sur trente-deux hommes savants et huit femmes remarquables, enlevés par la peste à Bâle.

Le dernier volume de 147 pages in-quarto, imprimé par le célèbre Oporin, est de la plus grande rareté. Et c'est là que se trouve l'épitaphe de cette Dorothée Werker, de toutes les veuves du monde celle qui a probablement le plus souvent changé de nom... Epitaphe qu'on a essayé d'imiter dans les vers suivants, très inférieurs à l'originalité du modèle :

Sous ce marbre encore brut, la matrone qui dort
Vit un astre fatal présider à son sort.
Au veuvage, sans doute, en naissant condamnée
Elle allume onze fois le flambeau d'Hyménéée,
Flambeau que chaque fois vient éteindre la mort.
Quand pour moi le moment viendra de prendre
[femme,
Dieux puissants, gardez-moi d'une semblable dame,
Capable de détruire un régiment entier !
Pour chacun des maris qu'à la fosse elle livre
Je lui devais un vers... et voici le dernier :
Femme si souvent veuve est indigne de vivre.

LES MOTS DU CRU

CE n'est pas d'aujourd'hui que de doctes professeurs, dans une très louable intention, il faut le reconnaître, cherchent à nous corriger des locutions vicieuses dont notre langage est farci.

Au commencement du XIX^e siècle déjà, le professeur Develey avait publié, sous le titre : *Observations sur le langage du Pays de Vaud*, un très intéressant opuscule, dans lequel il signalait, avec, en regard, l'expression juste, française, toutes les locutions vicieuses de notre langage.

Cette publication fut le sujet d'une lettre adressée alors au « *Journal suisse* » par M. Louis Cassat.

Tout en rendant un juste hommage au travail consciencieux et à la louable intention de M. le professeur Develey, M. Louis Cassat mettait en garde les lecteurs du *Journal suisse* contre les excès du purisme.

Voici quelques passages de sa lettre, auxquels on ne peut refuser une part de bon sens.

* * *

nous en profitâmes toute la nuit, et le lendemain 18 nous découvrîmes les côtes d'Angleterre. Mais ce vent favorable ne dura pas longtemps, il devint nord et nous obligea de louoyer tout le jour. Enfin ne pouvant plus soutenir la mer, qui était toujours fort haute, ni le vent qui avait beaucoup augmenté, nous jetâmes l'ancre à plus de quatre lieues de terre. Lorsque la mer fut basse, notre capitaine s'aperçut qu'il avait donné fond entre quatre bancs de sable, ce qui l'inquiéta beaucoup, puisque, si nos câbles étaient venus à manquer, rien n'aurait pu nous sauver. Nous vîmes à un coup de canon de nous les mâts d'un navire qui, quelques semaines auparavant, avait péri.

Le vent, au lieu de diminuer, augmenta encore, ce qui nous obligea de jeter toutes nos ancras. Dès que la marée fut haute, on leva les ancras et nous sortîmes d'un endroit si dangereux. Le 19 au matin, le vent diminua. Sur le midi il devint est, et nous jeta à l'embouchure de la Tamise, où nous arrivâmes sur les 8 heures du soir, et où l'on jeta l'ancre pour attendre le retour de la marée. Nous remîmes à la voile à minuit et nous nous trouvâmes le matin du 20 de mai devant Gravesend.

Dès qu'on nous eut aperçus, il vint à notre bord un bateau où il y avait cinq ou six bas officiers de la douane, qui furent dans tous les coins les plus cachés du vaisseau, pour y chercher quelques marchandises de contrebande. Lorsqu'ils furent las

Soyons de bon compte : Comment voudrait-on que nous puissions échapper à cette contagion domestique qui nous presse et nous enveloppe en tout sens et comme par tous les borts. C'est un ennemi qui nous harcèle sans relâche et que nous avons sans cesse à notre porte.

Nous avons beau faire ; courbés sous le double joug de nos localités et d'une longue habitude, nous traînerons toujours un petit bout de notre lien. C'est un tribut forcé que nous payons rigoureusement au sol que nous foulons, et nul de nous, sous peine de ridicule ou qui pis est d'être inintelligible, n'aura le privilège d'en être exempt.

Au reste si, comme de raison, nous recevons le plus souvent la loi, par une juste représaille, il n'est pas mal que nous la fassions aussi quelquefois à notre tour. Quelques-unes de nos expressions indigènes, franchissant avec audace l'enceinte de monts helvétiques, se sont acquis droit de cité, sur les bords même de la Seine. Un mot qui plaisait à Rousseau : le mot de *châtel*, en dépit de toute l'école de Vaugelas, s'est fait jour et a fait fortune jusque dans les salons de Paris. Aujourd'hui, quand l'imagination rêve le bonheur, ce n'est plus en Espagne qu'elle va bâtir ses châteaux ; elle trouve mieux son compte à venir habiter les chalets solitaires du Jura, pas trop loin de ces rives romantiques de notre lac.

Et notre *avalanche* ! fille orgueilleuse de la montagne. Voyez comme tout d'un coup, du haut de nos glaciers, elle s'est élancée à la place de *lavange* ! Nous avons impitoyablement relégué ce dernier mot à son coin dans le dictionnaire de l'Académie. Permis à qui voudra de l'en tirer, sauf à lui à n'être pas entendu, même à Paris.

Observons encore que parmi cette foule de locutions malsonnantes, nous retrouvons d'anciennes connaissances dont nous ne nous séparerons qu'avec douleur ; de ces mots consacrés, en quelques sorte, par de touchants et ineffaçables souvenirs. Nous nous plaisions à vivre avec eux ; ils étaient les amis de notre enfance, et l'on sait quel charme s'attache à tout ce qui nous rappelle ce temps.

A cet âge, où tout intéressait, un papillon, une fleur, et où la découverte d'un nid nous rendait heureux, qui ne se rappelle l'oiseau élevé par nous avec tant d'anxiété à *la buchette* ? comme nous l'aimions ! Quels tendres soins ! que de caresses ! Voilà qu'au bout de quelques jours l'oiseau cheri baisse la tête ; il souffre, à chaque instant on le voit s'affaiblir, il va mourir. Mais s'il reprend tout doucement ses forces ; s'il re-

de bien examiner, ils s'en allèrent ; mais ce ne fut pas sans avoir reçu du capitaine bien des bouteilles de vin ou d'eau-de-vie. A peine furent-ils partis qu'il en revint une autre bande, qui firent la même visite ; et après ceux-là il en vint encore d'autres. Je crois que depuis l'embouchure de la rivière jusqu'à Londres, il nous vint cinq ou six troupes de ces incommodes visiteurs. Notre capitaine leur fit à tous quelque présent, pour les engager à ne pas faire trop de mal à son vaisseau en faisant leurs recherches, car ils sont en droit de défaire les parois et les boisages, pour voir s'il n'y a rien dans les entre-deux, et lorsqu'un capitaine n'est pas généreux à leur égard, ils font quelquefois bien du dégât à son vaisseau. Ils sont si incommodes et si exacts, qu'il est bien difficile que quoi que ce soit puisse leur échapper, quelque bien caché qu'il puisse être. Quelques-uns d'eux s'aviseront d'aller ôter la pierre du foyer de notre bâtiment ; ils y trouveront 5 ou 6 livres de thé que notre cuisinier y avait caché, et qu'ils lui enlevèrent.

Rien n'est si beau que les bords de la Tamise. On voit de chaque côté des campagnes charmantes et plusieurs jolies villes et villages... Sur le soir du 20^e mai, nous nous trouvâmes à environ une lieue de Londres. Comme nous vîmes que le vaisseau ne pourrait pas y arriver, à cause de la marée qui descendait, nous prîmes deux petits bateaux pour nous y transporter.

vient se percher sur le doigt et nous becquerer dans la main ; avec quel transport alors disons-nous en palpitant de joie, vois mon pauvre petit oiseau qui commence à se *repicoler*. *Repicoler* n'est pas français ; il n'est pas enrôlé dans les fastueuses archives académiques ; je crois même que M. Develey l'a inscrit dans ses listes fatales ; j'en suis fâché, et je voudrais qu'il pût surnager au milieu du naufrage et de la proscription générale.

LE LANGAGE DU NEZ

A propos d'un moment d'affleurement qui se produisit il y a quelques années à la Bourse de Paris, un journal français publie l'amusante fantaisie que voici :

« On parle toujours, dit-elle, du langage des yeux, mais le nez a aussi son langage, non moins expressif, non moins éloquent.

» Seulement, le nez est moins riche, moins varié dans ses notes d'expression. L'œil s'allume, s'humecte, sourit, menace, supplie, commande. Il est la parole faite lumière. Le nez, moins bien partagé, ne peut que s'allonger ou se raccourcir.

» Les physiologistes qui ont suivi les dernières réunions de la Bourse auront eu l'occasion de faire, au sujet de la ductilité infinie du nez, des observations extrêmement curieuses.

» On a vu des nez d'une longueur déjà plus que raisonnable s'allonger, en moins d'une minute, de dix et même de quinze centimètres. D'autres au contraire se ratatinaien subitement au point de n'être plus que de petites verrues. Et, chose admirable, les nez des uns s'allongeaient mathématiquement dans la même proportion que ceux des autres se raccourcissaient, de telle façon que, en les supposant tous en ligne, la longueur de la file serait restée absolument invariable.

» Puis, c'étaient des chassé-croisé de tous les instants. Tel nez qui venait de s'allonger d'un pied devenait subitement imperceptible et tel autre, réduit presque à rien, se projetait tout à coup en avant avec une instantanéité foudroyante ! »

Entre amies. — A la crèmerie :

— J'ai appris que Jeanne allait se marier. Et quel est l'heureux mortel... ?

— Son père.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO

Comme nous allions quitter le vaisseau, deux officiers de la douane, de la première troupe qui était venue nous visiter, et qui y étaient restés, s'avancèrent pour nous fouiller et pour voir si nous n'avions rien sur nous de contrebande. Ils nous visiterent assez superficiellement, voyant que nous étions étrangers et jugeant que nous n'avions jamais été auparavant en Angleterre. Ils fouillèrent plus exactement M^{me} de Joffrey et son fils, qui parlaient anglais l'un et l'autre. Mais ce fut encore pis quand ils vinrent à un capitaine français réfugié, au service du roi d'Angleterre, qui parlait parfaitement anglais, de même que sa mère et ses deux sœurs, qui avaient passé la mer avec nous. Les douaniers s'étant aperçus que cet officier avait quelque chose de gros dans ses culottes, y portèrent hardiment les mains et en sortirent un paquet de dentelles de Flandres. Ils eurent ensuite l'effronterie de mettre les mains entièrement sous les jupes de sa mère et de ses sœurs ; il est vrai qu'ils ne les retirèrent pas vides, car ils y trouvèrent encore quelques autres paquets de dentelles, qu'ils gardèrent.

Nous arrivâmes heureusement à la Tour de Londres entre 7 et 8 heures du soir, après avoir été un mois et quatorze jours en route depuis Lausanne ici.

De Londres, le 24 mai 1725.

CÉSAR DE SAUSSURE.

FIN